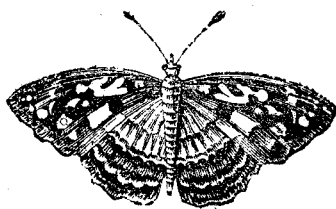


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gouury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n^o 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Balaine

LE PAPIERON,

JOURNAL DES THEATRES.



GRAND-THEATRE.

Premier début de M. Heymann, ténor. — *Le public.*
Angèle. — Premiers débuts de M^{lle} Adolphe et de Mad. Millot-Heymann.

Une réouverture, c'est l'époque des orages dramatiques! La scène et le parterre, voilà les deux camps! Le public et les artistes voilà les champions. La tâche du journaliste est difficile, car c'est à lui d'écrire le bulletin de la bataille! Commençons donc!

Lundi le Grand-Théâtre a rouvert ses portes à ceux qui ont à cœur les intérêts de l'art et de leurs plaisirs; à ceux qui s'érigent en juges du talent, et se chargent de formuler leur sentence par des bravos ou des sifflets. Jusque là les spectateurs jouissent de leurs droits. Mais il est certaines convenances que nous croyons que tout homme bien élevé se doit à lui-même de respecter, surtout quand il se fait l'interprète de tout un public. Il faut alors que l'orateur soit digne dans sa parole. Aussi nous avons souffert pour M^{me} Derancourt de l'interpellation hautement faite en sa personne, au sujet de son époux. M^{me} Derancourt par son talent et sa position ne méritait-elle pas des égards, des ménagemens? M. Derancourt lui-même, par son zèle et ses efforts constans n'a-t-il pas droit d'espérer qu'ils seront appréciés du public? M. Lecomte a fait comprendre que, vu l'importance des rôles et la difficulté de réunir dans un seul ténor tous les genres de voix que réclament les rôles écrits pour Nourrit, Ponchard, Chollet,

etc., il avait cru ne pouvoir mieux faire que de partager l'emploi entre trois personnes. Une voix s'est élevée alors et lui a fait remarquer que, d'après l'exemple de l'année écoulée, il lui serait impossible à lui de cumuler les rôles d'administrateur et de ténor. C'est en effet un lourd fardeau. M. Lecomte s'est chargé de le porter.

C'est à travers ces dispositions peu bienveillantes, à travers des colloques entremêlés de lazzi et de plaisanteries établies de part et d'autre, que M. Heymann a fait son premier début dans *la Dame blanche*. Georges est un rôle brillant qui demande de la grâce et de la légèreté, non-seulement dans les manières et la personne, mais encore dans le chant. M. Heymann réunit surtout les conditions que réclame cette dernière partie. Son fausset est fort agréable, sa voix de poitrine est large et pure; il possède une bonne méthode, et paraît assez maître de ses moyens; car au milieu de l'émotion que devaient lui causer des jugemens anticipés et traduits par d'injustes sifflets, il a jeté dans son chant beaucoup de *fioritures* d'un très-bon goût. Nous lui conseillerons toutefois d'être sobre de ce genre d'agrémens: la broderie perd son éclat quand elle est trop prodiguée.

Sifflé d'abord avec trop de légèreté, vengé ensuite par de nombreux applaudissemens, M. Heymann n'a pu être ni bien écouté, ni bien jugé. Son second début, nous n'en doutons pas, sera pour lui l'occasion d'un succès complet.

Nous avons revu hier *Angèle* sous les traits délicieux de M^{lle} Adolphe. Cette jeune actrice que nous avons déjà applaudie dans la troupe dont M. Firmin était entouré à son dernier passage à Lyon, a pleinement justifié les espérances qu'elle nous avait fait concevoir de son talent. De la grâce et de l'ingénuité, de l'âme et des accens vrais, voilà ce qu'elle nous a révélé tour-à-tour. Aussi les applaudissemens ont-ils sanctionné son adoption. Jouer ainsi après M^{me} Meunier qui avait si bien rendu cette belle création, c'est plus que du bonheur, c'est du talent. Quant M^{lle} Adolphe voudra moins faire, elle fera mieux encore. C'est ce qui arrive d'ordinaire dans un début; on craint de ne pas aller assez loin et l'on dépasse le but, on force sa voix et ses moyens.

M^{me} Millot jouait M^{me} de Gaston; elle a mis de l'afféterie, de la prétention dans son débit. Nous avons encore dans l'oreille son récit du 2^e acte. Ses deux scènes du 4^e et 5^e acte lui ont été peu favorables. Elle y a manqué d'entraînement et d'âme; son organe n'a pas ces nuances, ces inflexions qui font parler la passion. Elle fait trop de mouvemens, elle agit trop sur la scène. Rien n'est posé, arrêté; son genre de talent ressortira mieux dans la comédie coquette et spirituelle que dans le drame moderne; aussi M^{me} Millot nous a-t-elle paru beaucoup mieux placée dans la première partie de son rôle que dans la seconde, où l'âme doit se trahir. Nous l'attendons à son second début!

L. B.

LE PORTRAIT ET LE POÈTE.

Marie ne trouvait plus qu'ennui à son piano, ennui aux causeries de ses jeunes amies. Les attentions de sa mère lui étaient devenues à charge; elle avait seize ans.

Elle était souvent seule. Alors on ne la troublait point dans ses larmes, ni dans ses rêveuses pensées.

S'il vous avait été permis de pénétrer dans sa chambre, vous auriez vu tous ses meubles élégans garnis de beaux recueils de poésie, revêtus de soie. Car c'était de la poésie qu'il lui fallait, à elle! Marie voulait la vie de l'âme.

Elle suivit la foule au Salon, qui venait de s'ouvrir. Artiste, elle sut donner à chaque œuvre l'admiration ou le dédain qu'elle méritait.

Un portrait la frappa : qu'avait-il donc de si remarquable pour absorber ainsi toute l'attention de la jeune fille? Était-ce un beau jeune homme, aux yeux noirs, à la longue chevelure bouclée, qui venait réaliser l'image qu'elle s'était faite d'un homme dans ses rêves de vierge? ou bien les traits chéris d'un père, d'une mère?

Chaque jour Marie venait poser, pour ainsi dire, devant le tableau, toujours plus attentive, plus atten-

chée. Parfois elle tenait à la main une feuille de papier satiné, et ses regards se portaient alternativement sur les yeux du portrait et sur son papier. Elle semblait comparer, interroger. Mais il y avait du désespoir dans cette singulière étude.

Un jour la jeune fille vint plus pâle et plus pensive. Ses yeux étaient abattus, sa démarche lente. Elle s'assit devant le tableau et osa à peine le regarder; il semblait qu'il lui fit un reproche; elle tira encore de son sein une feuille de papier, qu'elle lut en regardant le portrait. — Mais celui-ci semblait ne lui rendre qu'un sombre découragement.

Elle resta quelque temps plongée dans ses pensées; puis, d'une main, elle froissa son papier, porta l'autre à son front avec désespoir, et sortit avec précipitation...

Trois jours après, un riche corbillard, suivi de plusieurs voitures de deuil, était arrêté devant St-Roch. Au milieu du chœur, on voyait un cercueil couvert d'une draperie blanche et orné d'une couronne de vierge. La morte, c'était Marie.

Elle était née poète, mais ses essais ne pouvaient satisfaire à son âme : jamais elle ne pouvait rendre ses pensées. En reconnaissant au Salon le portrait de l'auteur des *Pleurs*, de la tendre Valmore, un étrange espoir lui avait apparu. « Je ne la connais pas, s'était-elle dit, mais ici je viendrai l'étudier, et cette vue fera couler mes vers plus purs et plus faciles. »

Vaine espérance! Chaque jour elle venait relire, devant l'image de la femme célèbre, les vers que lui avaient apportés les longues heures de la nuit, et chaque jour elle s'en retournait plus découragée : « Je n'arriverai jamais, s'était-elle dit, je suis perdue. »

Et deux jours après, un anévrisme cruel était venu la frapper dans les bras de sa mère, et ceux qui virent passer le blanc cercueil crurent qu'il contenait une simple jeune fille; il y avait plus! — Il y avait un poète. — Pauvre Marie!

Un Quart-d'heure.

Que de choses dans un quart-d'heure! Que de souffrances, que de plaisirs, un si court espace peut accumuler! Un quart-d'heure représente quelquefois toute une vie de volupté, d'horreur, de gloire, de honte et de larmes. Quel est celui qui n'a eu au moins un quart-d'heure saillant dans son existence, un quart-d'heure qui a resserré dans ses étroites limites, des années entières, un destin complet. Demandez au jeune adolescent qui secoue à peine la poudre du Collège?... il a eu son quart-d'heure d'innocent orgueil, en déposant aux pieds de sa mère, ses palmes scolastiques, sa vie était toute dans ce quart-d'heure où son nom volait, proclamé par la bouche

d'un censeur des études. Demandez au jeune homme, aimant une jeune fille qui ne lui a rien dit encore, il n'y a pour lui qu'un quart-d'heure, pendant lequel il n'est plus lui-même, car son ame ne lui appartient plus; elle est passée toute entière dans les yeux de celle dont le premier aveu vient de le transporter au Ciel; pendant ce quart-d'heure-là, il n'est plus rien pour personne, insensible à toutes les impressions de la matière, il ne sent ni le chaud, ni le froid, ni le calme, ni la tempête; une mélodie indéfinissable charme et subjugué toutes ses facultés, et au milieu du murmure confus et voluptueux de mille sensations inexprimables, ces mots: elle m'aime, se répètent à l'infini comme le motif d'une harmonie céleste, dont le cœur dirige la suave exécution. Voilà le quart-d'heure des amans, quart-d'heure auquel on devrait mourir, car ce n'est plus vivre que de vivre après. Mais ce n'est pas ce quart-d'heure que je veux dépeindre, il est trop loin de moi.... et si par hasard il renaissait, je n'en ferais part à personne et pour qu'il fut éternel, j'arrêterai les horloges et le Soleil même, si Dieu le permettait.

Vous êtes vous jamais trouvé dans une grande foule un jour d'émeute, alors que des sabres, des fusils et des lances, ayant pour machines motrices des hommes à leurs poignées et à leurs crosses, vous présentaient leurs pointes aigues et leurs tubes fulminans? Vous êtes vous senti, vous inoffensif épicier, homme lettré ou flâneur, vous êtes-vous senti froissé, pressé, meurtri, contusionné? Alors pendant ce quart-d'heure d'étouffades, de meurtrisures et de contusions, n'avez-vous pas cru tout fini pour vous, réglisse, poésie, enseignes et affiches?.. Et lorsque échappé à cet énorme cauchemar d'ordre public, vous vous êtes retrouvé face à face avec vos chandelles, votre Élégie et le *Journal du Commerce de Lyon*, ce naïf album du flâneur, n'avez-vous pas alors replié votre mémoire sur ce quart-d'heure funeste auquel vous veniez d'échapper? Sans doute vous avez béni le Ciel de n'être pas resté en holocauste sur la place publique? Et en cela vous avez agi en bon chrétien ou en honnête mahomettant, si vous êtes Turc. Et moi aussi j'ai dû rendre grâce à Dieu, car j'ai échappé à un terrible quart-d'heure, écoutez-en l'histoire sincère et véritable; oh! quel affreux quart-d'heure! Le souvenir seul m'en fait dresser d'horreur les cheveux.... écoutez!

J'étais sorti hier matin, car c'est hier matin entre huit et neuf, que ce quart-d'heure a été commis à mon préjudice; j'étais donc sorti, bien tranquille et sans penser à mal. J'allais entrer dans la rue St-Marcel, lorsque tout-à-coup une puissance invisible, impalpable et cependant irrésistible, me pousse dans une allée étroite et sombre, mes pieds gravissent

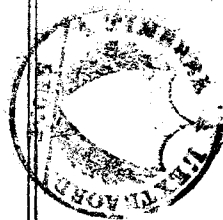
quelques marches tortueuses et bientôt je me trouve au milieu de trois hommes armés jusqu'aux dents. L'un d'eux s'empare de moi et me dépouille de mes vêtemens tandis qu'un autre, tenant sur ses genoux une tête de mort qui portait les traces des milliers de vers qui l'avaient rongée, semblait psalmodier l'office des trépassés; le troisième m'enveloppe d'un grand suaire avec tant de promptitude et d'adresse, que l'usage de mes bras m'aurait été interdit, si déjà le charme infernal sous l'influence duquel j'étais n'avait paralysé tous mes membres. Alors celui qui tenait la tête de mort, la déposa en face de moi: fasciné par cet horrible vis-à-vis, j'entendais dans une émotion que je ne saurais dépeindre, le cliquetis des instrumens que je supposais avec raison apprêtés pour mon supplice, mais je perdus entièrement le jugement et la pensée, lorsque je sentis des mains froides et moites, m'étreindre le front et se promener sur ma tête et sur mon cou. Ce que j'éprouvai alors est au-dessus de toute expression et je ne puis le retracer que comme le souvenir d'un rêve affreux; mon cœur battait dans ma poitrine comme un tambour funébre, ma tête fut détachée et je la voyais sur la tête du premier des trois hommes, qui la retournait, la pelotait avec un sourire infernal, traçait des lozanges, des cercles et des demi-cercles sur toute sa sphéricité: et puis l'autre tête s'agitait et faisait des grimaces à la mienne; et les deux mains brûlantes sorties de cette tête vermoulue, à demi-pourrie, venaient prendre la mienne par les oreilles et l'obligeaient à une danse étrange, danse à entrechats sans jambes et à pirouettes sans talons.... enfin la danse cessa, la tête de mort disparut, on m'enleva mon suaire, qu'on remplaça par mon habit.... et lorsque revenu à moi mais encore agité par la frayeur, je cherchai les hommes armés, je ne vis que trois garçons perruquiers, le peigne aux dents, les ciseaux à la main et une marotte à perruques sur les genoux de l'un d'eux. Je payai un franc le quart-d'heure le plus douloureux que j'aie eu de ma vie.

PROC.

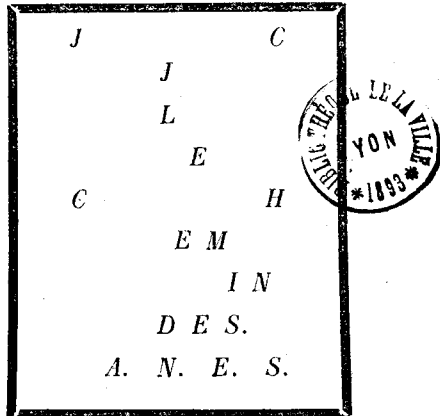
INSCRIPTION A DÉCHIFFRER.

ANECDOTE HISTORIQUE.

Quelques années avant la révolution française, on faisait des fouilles à Belleville, près Paris; on trouva une pierre chargée de caractères romains, ne présentant aucun sens suivi. Cette trouvaille fit grand bruit parmi le monde savant; messieurs de l'académie des belles lettres s'assemblèrent et délibérèrent longtemps sans rien conclure. Dupuy, son secrétaire perpétuel fut chargé d'écrire au ministre de la maison du roi, ayant le département de Paris, pour lui demander que cette pierre fût mise à la disposition de



ce corps savant; on nettoie le bloc antique, on le transporte à grands frais au Louvre, l'académie s'en empare. Elle ne tarda pas à nommer une commission composée de MM. de la Curne de Ste-Palay, l'abbé Barthélemy, Dupuy, de Briquigny, Anquetil et Kerallio, qui se donnent des peines infinies sans résultat, chacun ayant son système à part, et expliquant de son mieux les lettres de l'inscription toutes déclarées initiales. L'académie crut devoir recourir au savant Court de Gibelin, auteur du Monde Primitif, très versé dans les langues anciennes, ce fut en vain. Voici la pierre figurée.



Les diverses interprétations auraient eu besoin d'interprètes, la commission n'osait faire son rapport, elle avait raison; tous les savans de l'Europe l'attendaient disposés à le critiquer.

Cependant chacun cherchait le mot de l'énigme. La copie figurative de la pierre devenue un objet de mode ornait les cheminées, tout le monde se creusait la tête pour le deviner; c'était fort amusant.

Lorsque la science était sur le point, selon le proverbe, de jeter sa langue aux chiens, se présente à la porte de l'académie, un vieillard, bedeau de la paroisse de Montmartre, qui déclare vouloir expliquer ce qui jusqu'alors a paru inexplicable: on le traita d'abord de fou, on voulut le chasser; et l'on ne l'admit ensuite que dans l'intention de s'en amuser.

Messieurs, leur dit-il, je ne suis qu'un bedeau, et, qui plus est, un ignorant; mais je me rappelle que dans mon enfance, il y avait une carrière de plâtre que l'on écrasait sur les lieux mêmes et dont on chargeait les ânes pour le transporter; or, comme les conducteurs de ces pauvres bêtes ne connaissaient pas bien ce chemin, un tailleur de pierre grava à sa fantaisie l'indication qui est sous vos yeux: *Ici le chemin des ânes.*

M. de Maurepas, premier ministre alors, dit qu'il ne fallait pas détruire le monument *asinique*, qu'il fallait au contraire le placer de manière à indiquer la route de l'académie. La plaisanterie, quoiqu'un peu dure, fit fortune.

LYON.

Par ordonnance en date du 19 avril, le roi a élevé à la dignité de pair de France M. Gasparin, préfet du Rhône, et nommé officier de l'ordre royal de la légion-d'honneur M. Chegarey, procureur du roi près le tribunal de première instance de Lyon.

— Une dépêche télégraphique a transmis avant-hier à M. Chegarey, procureur du roi à Lyon, l'ordre de se rendre sans délai à Paris.

On avait précédemment expédié à ce magistrat, par estafette, la nouvelle de la mission qui lui était conférée.

— Par ordonnance du roi, sur le rapport de M. le maréchal ministre de la guerre, président du conseil, M. le lieutenant-général Aymar a été promu au grade de grand-croix de l'ordre royal de la Légion-d'honneur.

— Par ordonnance du roi, sur le rapport de M. le ministre de l'intérieur, M. Gasparin, préfet du Rhône, a été nommé commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'honneur.

— Le roi, qui a élevé à la pairie M. Gasparin, préfet du Rhône, regrette que la durée du grade de M. le lieutenant n'ait pas permis de l'élever immédiatement à la même dignité. M. le lieutenant-général Aymar remplira les conditions exigées par la loi au mois de Septembre prochain.

— Les arrestations continuent: M. Fertou, gérant de la Glaneuse, a été arrêté lundi et M. de St-Romain mardi soir, à l'hôtel des Colonies.

— Le fils du général Bourmout, arrêté à Lyon et remis aussitôt en liberté, vient d'être de nouveau arrêté à Nantua.

— La liste de souscription au profit des soldats blessés, s'élève à 102, 324 fr.

— Une souscription nationale se couvre de nombreuses signatures. Elle vient au secours de tous les Lyonnais, victimes des derniers événements d'avril.

— Le chiffre des arrestations faites à St-Etienne à la suite des événements de cette ville, arrivait Dimanche à 152.

Sous le titre de *fabrications d'idoles à Londres*, un journal religieux, *le Semeur*, porte une sérieuse accusation contre des fabricans de figures de plâtre, qui viennent d'expédier de Londres, pour l'Inde, *cinq cents idoles* de leur façon, *se chargeant ainsi de fournir aux païens des Dieux qui ne sont pas des Dieux.* Cette feuille cependant s'imprime à Paris et au 19^{me} siècle.

— Un jeune homme à l'extérieur décent, portant le nom de Foster, parcourt en ce moment l'Angleterre, et s'imagine être la reine Elizabeth. N'osant se fier dit-il, aux rapports de ses ministres, il veut voir par lui-même *si son peuple est heureux.* Il faut être fou pour s'occuper du bonheur de son peuple.

En vente à l'imprimerie du journal et chez tous les libraires,

PRÉCIS HISTORIQUE

DES

ÉVÉNEMENS DE LYON.

Une feuille in-8°. — Prix: 50 c.

C'est de tous les récits celui qui nous paraît être le plus complet et offrir le plus d'intérêt et de vérité dans les détails. Nous le recommandons à nos lecteurs.